

Fiction & Cie

Patrick Deville

**L' étrange fraternité
des lecteurs solitaires**



Seuil

L'ÉTRANGE FRATERNITÉ
DES LECTEURS SOLITAIRES

Fiction & Cie



Patrick Deville

L'ÉTRANGE FRATERNITÉ
DES LECTEURS SOLITAIRES

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Gallimard, 1980, *La Danse sacrée* d'Alejo Carpentier, traduction de René L. F. Durand. – © Plon, un département de Place des éditeurs, 1955, *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss. – © Verdier, 2012, *Corps du roi* de Pierre Michon. – © Verdier, 1997, *Trois Auteurs* de Pierre Michon. – © Gallimard, 1984, *Vies minuscules* de Pierre Michon. – © Gallimard, 1993, « La danseuse » de Pierre Michon in *La Nouvelle Revue Française*, n° 491, « Nouvelle couronne de Charles-Albert Cingria (1883-1954) ». – © Éditions Fata Morgana, 1992, *Nouveau Livre des reconnaissances* de Jacques Réda.

isbn 978-2-02-143079-0

© Éditions du Seuil, août 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Lecteurs

pour Pierre Michon

Des enfants naissent, grandissent, un peu n'importe où, au petit bonheur, dans une école de la Creuse ou un hôpital psychiatrique en Bretagne, ceux-là découvrent éblouis la lecture des alexandrins, la prose impeccable des barbichus, ces enfants se croient seuls au monde à être ainsi transis, ils cherchent « comment d'un nœud coulant à la gorge on se fait des lauriers sur la tête », s'évertuent à poser en secret d'autres syllabes sur la grande scansion, « les douze anneaux bien hauts / sur la tringle à rideau », avec ce bel orgueil qui est le contraire de la vanité : l'espoir d'avoir un jour des lecteurs.

Et ça ne marche pas. Ce qui est normal, c'est que ça ne marche pas. La plupart d'entre eux jettent l'éponge, d'autres s'acharnent, tel ce poète aux « huit cents cahiers soigneusement rangés dans une armoire. Quelque chose lui manqua, l'œuvre ou l'accueil de l'œuvre, on ne saura jamais. La roue du temps a roulé dessus : les huit cents cahiers, ce

sont peut-être les éboueurs kabyles qui les ont mis dans la benne tournante du matin ». Par le hasard ou le génie qui est un autre hasard, d'autres encore entrent aux Cahiers de L'Herne, la basilique élevée pour eux. Sans doute on n'est pas dupe. On sait trop la phrase de Valéry : « La postérité, c'est des cons comme nous. »

On a tant écrit soi-même sur les écrivains, et aussi cette autre phrase dans *Corps du roi* : on se souvient que « le sérieux avec lequel nous considérons la littérature serre le cœur ». On a aligné les éléphants blancs devant soi comme au stand de tir, les Chateaubriand, Flaubert, Beckett. Hugo le Terrible. C'est Michon que je vois chaque fois que me revient ce témoignage de Malraux sur Gide et l'affaire Dreyfus, Gide recevant un dreyfusard enthousiaste qui prêche un convaincu. Après son départ, il aurait eu ces mots : « Il m'a épouvané : c'était un homme qui mettait quelque chose au-dessus de la littérature. »

Cette autre phrase, du vieil écrivain argentin Edgardo Cozarinsky, je dois la citer de mémoire parce qu'elle ne fut pas écrite. Il me l'avait dite debout au zinc, à Saint-Nazaire, un peu dépité : « Nous avons été formés pour un monde dont la littérature était le socle. » Sans doute partageons-nous aussi cette nostalgie-là, et l'énigme de la gloire qui n'est pas toujours livresque, le goût des héros dont les vies furent majuscules, Savorgnan de Brazza, Trotsky ou Che Guevara qui sont à notre panthéon et aussi dans les livres de Michon,

les valeurs surannées de l'héroïsme de ceux-là qui ont rêvé d'être plus grands qu'eux-mêmes et ont magnifiquement échoué, brûlé leurs ailes à inventer le roman en action, la poésie utile.

Un dimanche de septembre 2013, avec Yersin nous voulons répondre à l'invitation de Michon mais nous sommes à pied, à Guéret. Nul autocar pour Châtelus-le-Marcheix. Le photographe Éric Morin propose de nous y emmener, avec une idée derrière la tête et ses appareils dans le coffre. Sur le chemin pour les Cards, la pluie a empli les ornières que nous traversons au pas avec la crainte d'y demeurer embourbés. Le soleil brille sur l'herbe mouillée. Nous marchons autour des remises et sous les arbres. Quelques jours plus tard je dois repartir au Mexique sur les traces d'Artaud le Momo et des Tarahumaras. Michon, avec des gestes de comédien, la tête versée en arrière, le visage au ciel, un bras plié à l'équerre au-dessus de sa bouche grande ouverte, nous montre comment le dernier Artaud, le ressuscité après son *Van Gogh*, avalait sa tranche de jambon. Il nous dit le lieu de Paris où il envoyait acheter les frites dont il ne voulait pas d'autres.

Entrée dans la maison, Yersin qualifie un bibelot en verre coloré de Murano de petite saloperie vénitienne. C'est dans une chanson, dit-elle. Michon rit, répète la trouvaille, « petite saloperie vénitienne », alors que déjà nous avons gagné l'ombre de la

cuisine. Les deux vieux enfants amateurs d'alexandrins, dont les cheveux ont blanchi ou sont tombés, s'assoient devant le grand carré noir de l'âtre. Sur les côtés les torchons et les poêles à frire suspendus. Yersin nous fait face. Nous parlons des *Nouvelles en trois lignes* de l'anarchiste Félix Fénéon qu'elle veut rééditer chez Macula. Ne nous privons pas de déguster au passage la concision des faits-divers fénéonesques distillés dans la presse :

Le mendiant septuagénaire Verniot, de Clichy, est mort de faim. Sa paillasse recelait 2 000 francs. Mais il ne faut pas généraliser.

M. Abel Bonnard, de Villeneuve-Saint-Georges, qui jouait du billard, s'est crevé l'œil gauche en tombant sur sa queue.

Posés entre nous sur la toile cirée, une bouteille de vin et des verres, un tire-bouchon, deux cendriers, Marlboro lights et briquets. Plus loin Morin dans l'embrasure se fait discret, mitraille. Il intitulera la série *Dans les yeux de Véronique*. Artaud revient dans les paroles de Michon, *Héliogabale*, l'ivresse de sa première lecture des dizaines d'années plus tôt, assis dans une voiture à l'arrêt, « la lucidité des Césars fous dans une phrase lucide et folle ».

Sur ces photographies devant moi, je vois les détails qu'elles montrent et qui m'avaient échappé. Sur la cheminée l'alignement des boccas. Un réveil

semble donner deux heures et demie. Sur le côté un fagot pour l'hiver. Sur la table au premier plan, ce troisième verre de vin qui paraît énigmatique. Je vois ce qu'elles ne montrent pas. Au-dessus de ce verre les yeux que fixent nos yeux. Michon devant Yersin met un moment la main sur son crâne, les doigts raides, écartés, avec ce geste un peu théâtral qu'on lui voit parfois, et ce jour-là saisi à l'instant juste. À l'arrêt pile du temps. Beckett la clope au bec en 1961 devant l'objectif de Lütfi Özkök. Faulkner en 1931 devant celui de James R. Cofield.

Sans doute cet après-midi-là, les deux vieux enfants assis devant l'âtre noir « médirent de la littérature, la foulèrent aux pieds, la jetèrent dans le feu », cette traîtresse à qui nous devons la survie et qui nous gâche la vie, qui décide, seule, des temps d'invention folle dans la solitude puis d'abstinence, lorsqu'elle s'en va voir ailleurs, s'assoit au chevet d'un autre. Le jour baisse, l'obscurité prend la pièce. Il me semble même, à son évocation, que nous étions heureux, cet après-midi-là, et qu'il faut le marquer dans mon souvenir d'une pierre blanche.

Sur une autre image de la série se voit de profil le grand sourire de Michon. Nous tenons chacun une cigarette entre nos doigts. C'est ce sourire que je revois à Poitiers, où nous nous étions croisés par l'entremise de Xavier Person au début des années quatre-vingt-dix, plus tard dans une villa que j'habitais à L'Océan, à Montpellier où il venait de dire en public les quatre-vingt-huit

alexandrins de « Booz endormi », parfois au Café des Plantes devant la gare de Nantes et souvent à Saint-Nazaire. Quelques jours avant à Guéret, ce n'est pas le sourire mais le rire aux éclats. Nous sommes en compagnie des deux Jean, Echenoz et Rolin, comme une petite bande de miraculés. Ces enfants éparpillés, qui se croyaient seuls au monde des dizaines d'années plus tôt, ont lancé vers le ciel leurs fusées de détresse et elles furent aperçues. Ils ont des lecteurs. Ils sont encore étonnés de ce beau hasard. Par timidité, sans jamais évoquer ce grand vide que ne suffiraient pas à combler les huit cents cahiers, mais peut-être l'amitié et la fraternité le pourraient, ils trinquent sur la terrasse anonyme d'un hôtel Kyriad.

Dix ans avant ce dimanche aux Cards, c'était une soirée plus sombre, noire peut-être. Nous n'étions que deux, sans même le prétexte faulknérien du syndrome de Charlottesville. Surtout sans le regard d'une femme comme longtemps après aux Cards pour nous apaiser et nous maintenir debout. C'était à la brasserie La Cigale place Graslin puis au bar de l'Hôtel de France où j'avais pris une chambre. J'imaginai rassembler dans un recueil les textes d'amis autour du Lecteur idéal, ce lecteur qui est le premier personnage que nous inventons, ce lecteur dans lequel nous tentons de nous glisser lorsque nous nous relisons, ce lecteur attentif et intransigeant. Quelques jours après que nous avons enfin

quitté le bar de l'Hôtel de France, Pierre m'avait envoyé pour publication un texte magnifique qu'il avait intitulé *Lecteurs*. Dix ans avant avait paru *Vies minuscules* :

« Les hommes parlent peu à leur mère : elle savait que ce livre allait paraître, mais elle ne savait pas que j'y parlais aussi d'elle et des siens ; elle croyait que je voulais l'en tenir éloignée, comme je l'avais tenue éloignée de tout ce qui me passionnait depuis l'âge de raison. Elle était quantité négligeable, elle l'assumait avec la furieuse modestie et la joie intraitable que je lui ai toujours vues. Mais cette fois, quand elle sut que j'allais enfin publier, elle se rebiffa. Pour la première fois et peut-être pour la seule fois de sa vie, elle me demanda fermement quelque chose : c'était de lui envoyer ce livre. Elle n'était pas un lecteur important certes, elle vivait loin de tout et ne savait rien ; mais elle voulait ce livre, elle le demandait comme un privilège, tout exorbitant qu'il puisse me paraître. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle sur un ton abrupt de menace : si tu ne me l'envoies pas, *je l'achèterai !* »

Des années plus tard, Pierre avait retrouvé sa mère alors qu'elle arrivait à l'hôpital :

« Il y avait dehors un soleil resplendissant. Elle fermait les yeux et respirait à peine, elle avait déjà cette taille de poupée qu'ont les cadavres. Il y avait sous la civière la petite valise du bout du rouleau. Elle tenait dans sa main contre elle l'exemplaire des *Vies minuscules*.

« Des infirmières passaient, des gueules de Circés. Nous nous en foutions, elle et moi. Nous étions invulnérables.

« Elle remettait les choses en place. On a bien assez d'un seul lecteur, certes, s'il a besoin de votre livre pour s'aider à mourir. Mais elle me disait bien davantage : elle levait le sortilège des Circés universelles. C'était elle le père maternel, le grand lecteur. »

Le vin de La Guerche

pour Gilbert Boureau

Longtemps le raisin, comme dans Rimbaud, filait ici à la plage. Les vignes couraient sur le sable au long de la Courance, modeste rivière à la limite du cours d'eau, parallèle à la Loire cinq kilomètres plus au sud, se jetant comme elle dans l'océan Atlantique, ce qui peut lui valoir le titre présomptueux de fleuve. Pendant des siècles on la remontait vers La Guerche où sur un quai s'échangeaient paniers de sel et barriques. La Loire était la frontière naturelle du vin et du cidre. Sur les toits celle de l'ardoise et de la tuile. Lorsque l'enfant naît, à la fin des années vingt du vingtième siècle, on continue de dire le Château et la Ferme. Celle-ci est tenue par son grand-père.

La motte féodale est l'ancêtre du château fort, enceinte protégée de douves et de palissades, munie d'une vigie pour surveiller à l'horizon la mer d'où l'ennemi viendra. Alain de La Guerche en est au douzième siècle le premier seigneur. Ce sont des

terres du duché de Bretagne, landes et vignes hérissées de menhirs au milieu des genêts. Les tourbillons de la cour bretonne noient vite les petits marquis. Le domaine devient propriété du surintendant Fouquet qui possédait un peu tout en France, protecteur de Corneille et de La Fontaine, et sans doute un peu des revenus de La Guerche allait dans leur escarcelle : de la vie des hommes ne savoir que le vin et la littérature.

Fouquet tombe en disgrâce, meurt dans les geôles du roi solaire, entre dans les livres de Voltaire et plus tard de Dumas. Attenant à la ferme est élevé au dix-huitième siècle un manoir, demeure de maître dont l'habitude est encore de l'appeler château. Mais tout cela finit en quasi-bourgeoisie et en roture. Une chapelle pourtant où joue la lumière sacrée des vitraux. Le rivage est plus loin déjà. Il s'est reculé. Les dunes et lais de mer, au dix-neuvième siècle, sont plantés de pins maritimes pour repousser les vagues.

Toutes ces vieilles lunes sont oubliées à La Guerche en ces moments d'avant le Front populaire. Le petit Gilbert court dans les allées du grand potager de la ferme. La vie y est lente et paisible. En ces années trente où le paquebot *Normandie* quitte les chantiers navals de Saint-Nazaire de l'autre côté de l'estuaire, s'en va remporter le record de vitesse, le Ruban Bleu de la traversée de l'Atlantique, quatre jours du Havre à New York, depuis La Guerche, chaque semaine, un haut tombereau de légumes

gagne le marché de Nantes au pas du cheval, une journée de marche et retour le lendemain. En juin la fenaison, en juillet les moissons, en septembre les vendanges. L'enfant de neuf ans cueille ses premières grappes. Entre les rangs les pêcheurs de vigne comme en Afrique entre les caféiers les érythrines. Le long de la Courance l'enfant vendange le gros-plant, emplit les basses de bois que les hommes chargent à l'épaule. On mène l'attelage vers le pressoir dans la cour de la ferme. Au soir les enfants fourbus se jettent en riant dans les vagues chaudes de l'automne.

À table, pour les blancs le muscadet et le gros-plant, pour les rouges noah et baco. Les piquettes en cruchon feront passer les nourritures lourdes de l'hiver, lard et féculents. Le vin aigrelet rince les estomacs. C'est la paix, c'est la vie depuis des siècles. L'eau du puits et le pain du four. Les vieux sont des survivants de la boucherie aux Poilus. Ils tracent au couteau la croix des chrétiens au dos de la miche avant l'entame. Chaque repas est une célébration qui vaut une messe. Pour les enfants, c'est alors quelques années de purgatoire entre le lait des femmes et le vin des hommes. À sept ans, qui est l'âge de raison, on leur sert la « méléé », du vin coupé d'eau fraîche.

On sait bien que, depuis 29 et la crise, le monde encore une fois ne tourne plus rond. Ici une large part de la vie matérielle est toujours étrangère

à la monnaie. On s'en va cueillir une cuisine de moules sur les rochers, pratique la pêche à pied, pêche civelles et mulets au carrelet dans les étiers ou en pêcheries, promène dans l'eau le havenot. On accompagne les boucauts brûlants de gros sel et du vin blanc le plus sec, claquant au palais comme pierre à fusil. Tous savent les saisons des champs et les heures des marées. On répare à la forge les outils, taille à la serpe les manches et les piquets. Pour les repas de battages et de vendanges, quelque violon ou un accordéon.

C'est pour l'enfant de neuf ans la première et la dernière vendange du gros-plant. Bientôt c'est la guerre à nouveau. L'Exode. Nabokov s'enfuit par Saint-Nazaire à bord du dernier paquebot pour New York. Les Allemands, que les vieux en 14 avaient arrêtés sur la Marne, cette fois sont ici. En juin 40, l'explosion du *Lancastria* éparpille pour des semaines des milliers de cadavres d'Anglais sur les plages. On cesse de manger les crabes et les crevettes qui nettoient les squelettes. L'armée d'occupation bâtit les bunkers du mur de l'Atlantique, pose des mines, déroule des frises de barbelés. Pendant que les sans-grade de la Kriegsmarine et les travailleurs forcés édifient la base sous-marine de Saint-Nazaire, leurs officiers se la coulent douce dans les villas de L'Océan autour du casino. Ils sont des dizaines au château qui jouxte la ferme, font venir de Saumur des chevaux de race et de Paris des poules de luxe, jusqu'à ce que Rommel lui-même

leur remonte un peu les bretelles. Les rives de la Courance, trop exposées, sont interdites. La vigne de gros-plant ne sera plus faite.

Pour le rouge, on plante plus haut et plus loin, au lieu-dit Les Landes de La Guerche, en contrebas du Moulin, un arpent de vingt-sept ares. Ce sont des sarments de la taille d'hiver, qu'on a enfouis pendant des mois dans le sable humide à la ferme où ils ont pris racine. L'enfant a douze ans. Il participe à l'alignement des brins verticaux dans la terre rocailleuse. Depuis le siècle dernier et les navires à vapeur, le phylloxéra, puceron américain qui autrefois mourait pendant les longues traversées à la voile, est venu boulotter les vignes de l'Europe. On a recours à l'hybridation pour l'encépagement. C'est de la poésie utile : dans les rangs du 87-45, un peu de 26 315 et de 7053. On sait bien qu'il faudra chaptaliser.

Au début de ce printemps 42, l'enfant et les hommes travaillent à la vigne de noah sur la butte lorsque à midi la déflagration leur fait lever les yeux vers l'horizon et Saint-Nazaire, et une haute colonne de fumée noire. C'est l'opération Chariot des héroïques commandos anglais et canadiens. Ils viennent de lancer à pleine vitesse le *Campbeltown* maquillé en navire allemand contre la porte de la forme-écluse Joubert. Les soutes sont bourrées d'explosifs. La cale est mise hors d'usage pour toute la durée de la guerre.

La base des sous-marins quant à elle est indestructible. L'aviation alliée est envoyée plus tard rayer Saint-Nazaire de la carte et l'isoler au milieu d'un champ de ruines. L'enfant a treize ans. Avec son père il est à abattre un grand cormier, à quelques centaines de mètres de l'arpent où les brins de vigne marcottés poussent leurs premiers bourgeons. Un pilote en perdition largue sa bombe dans le champ voisin. Les gravats extraits du cratère pleuvent sur les rangs. On finit l'abattage. Le cormier est un bois dense et précieux dont on vendra le tronc en menuiserie. Les branches feront des manches d'outils. Celui-là ne donnera plus les cormes à forme de petites poires qu'on mange blettes à l'automne. De l'autre côté de l'eau, Saint-Nazaire est en flammes. On est en zone de guerre. L'école est fermée. C'est trop dangereux. L'enfant n'y retournera jamais.

La vigne sauvée des bombes est prête deux ans plus tard à offrir son premier raisin. Cette fois c'est le grand gel du printemps 45. Début mai cinq degrés sous zéro. Ici c'est toujours la guerre. La Poche. Les Allemands encerclés dans leur bastion. Près d'un an après la libération de Paris, enfin celle de Saint-Nazaire. On met en perce les tonneaux. La vie reprend. Pendant les dix années qui suivent, l'enfant travaille aux champs et devient un homme robuste, perpétue la dynastie des paysans accrochés depuis des siècles à cette terre. Ça pourrait être sa vie.

AUTRES PUBLICATIONS

La Tentation des armes à feu
2006, Fiction & Cie

Sic transit
(Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa)
2014, Fiction & Cie

Minuit
(Cordon-bleu, Longue Vue, Le Feu d'artifice,
La Femme parfaite, Ces deux-là)
« Points Signatures », 2017



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2019. N° 143076 (00000000)
Imprimé en France